

## 27. Portrait et apostolat d'Adélaïde à Rennes et à Paris par Maître Bellart

Dans 'Arrestations et Procès de Marie-Adélaïde Champion de Cicé, Plaidoirie Maître Bellart p. 4-5

Adélaïde de Cicé appartenait à une famille très pieuse. Elle-même, elle était plus pieuse encore. Il ne s'agit point ici de débattre la mesure de respect ou de faveur que mérite un culte plutôt qu'un autre ; je parle devant une assemblée de philosophes qui ne font à personne un crime de ses opinions, et qui, fidèles aux sentiments exprimés par un gouvernement tolérant et généreux, trouvent tous les dogmes bons, pourvu qu'ils inspirent l'horreur du mal et le goût du bien.

Adélaïde de Cicé, docile aux principes de son éducation, a constamment pratiqué la religion chrétienne et catholique. Elle avait une imagination très tendre ; cette imagination, encore agrandie par les idées religieuses, devint la source d'une multitude d'actes de bienfaisance, dont, dès sa première jeunesse, elle se complut à honorer sa vie. Elle n'agissait point, il est vrai, par la seule impulsion de la pure morale ; ce n'était pas une bienveillance toute philosophique qu'elle épanchait ; mais moitié inspiration d'un excellent naturel, moitié respect pour les maximes religieuses, auxquelles elle avait appris à obéir depuis son enfance, elle ne connaissait qu'une manière d'honorer son Dieu, c'était de se livrer à toutes les œuvres de bienfaisance et de charité que commande la philosophie, laquelle, toute seule ne fut pas, toujours assez heureuse pour persuader ; ce que la religion plus puissante a souvent obtenu.

Ce n'était pas seulement par des aumônes pécuniaires, espèce de bienfaisance si facile à pratiquer pour l'opulence ; c'était par cette aumône plus respectable, parce que les motifs n'en sont jamais équivoques, **par l'aumône de ses soins assidus, de son temps, de son propre travail, qu'elle assistait les malheureux.**

Dès l'âge de 20 ans, entourée de toutes les illusions de la fortune et du crédit, de la grandeur et des préjugés, elle savait franchir courageusement toutes ces séductions réunies, pour se rapprocher des pauvres, qui, s'ils n'étaient pas ses semblables dans l'ordre politique d'alors, étaient à ses yeux ses semblables dans l'ordre de la religion ; comme ils le sont aux yeux de tout le monde dans l'ordre de la philosophie. **Elle versait sur eux ses bienfaits ; nul obstacle ne l'arrêtait pour faire le bien, et il n'était pas de lieu si humble où elle dédaignât de descendre. C'était dans les chaumières, dans les greniers, dans les hôpitaux, dans les prisons qu'elle allait chercher et assister les malheureux, qu'elle portait aux indigents de l'or, aux malades de tendres soins, plus précieux que l'or même ; aux affligés des consolations plus douces que les soins.**

Hélas ! l'infortunée ! alors que, sans nul calcul personnel, elle parcourait si spontanément le cercle de sa bonté, elle était loin de prévoir qu'à son tour, dans une prison, elle aurait besoin d'une main consolatrice qui se tendit vers elle, et qu'un jour elle invoquerait cette pitié qu'elle répandait sur tout le monde.

Je ne le dissimulerai pas à proclamer son innocence par suite de l'estime profonde qu'elle m'a inspirée : ils sont **le résultat de témoignages imposants** portés par ceux qui furent les spectateurs de l'application de ses vertus.

La distance des lieux m'a empêché de vous produire en personne l'innombrable multitude de témoins qui auraient pu en déposer.

J'ai dû me contenter **des dépositions consignées dans des actes publics** que je tiens à la main, et qui passeront dans les vôtres ; dans des actes rédigés sous la surveillance des autorités du Morbihan qui tous attestent :

"que les comparants connaissent parfaitement Adélaïde de Cicé, native de Rennes, qui, pendant (de) longues années qu'elle a demeuré dans cette ville, avant d'aller

résider à Paris, s'était occupée dès son jeune âge de bonnes œuvres; que son plus grand plaisir était d'aller visiter les prisons et les hôpitaux; d'aller donner des secours aux malheureux; de faire apprendre des métiers aux pauvres enfants abandonnés; qu'elle s'était toujours consacrée à soulager l'infortune; et qu'elle y employait tous, tous ses moyens, toutes ses ressources !"

Et ces dépositions n'ont pas été portées par quelques-uns de ces hommes légers et complaisants dont il est facile de capter les suffrages : nous les devons à des femmes honorées, depuis, de l'estime du gouvernement, autorisées par lui à se réunir, de nouveau pour se livrer aux soins que leur religion leur ordonne de remplir ; à des femmes qui, sous le nom de **Sœurs de Charité**, ou sous d'autres titres analogues, étaient préposées au service des divers hospices de Rennes. Toutes elles attestent qu'elles n'ont pas eu de compagne plus assidue de leurs travaux, de leur zèle, et de leur bienfaisance qu'Adélaïde de Cicé.

Je ne vous lirai pas plusieurs autres certificats qui, tous ne feraient que confirmer cette vérité ; en les parcourant, vous y verrez que, s'il eût été possible de faire comparaître devant vous tous les témoins qui s'offraient en faveur de l'innocence d'Adélaïde de Cicé cette enceinte n'aurait pas été assez vaste pour les contenir.

Il suffit, au reste, de ces renseignements pour vous apprendre qu'elles furent ses occupations favorites.

C'est au milieu de ces soins honorables que s'écoula toute **la portion de sa vie qu'elle passa à Rennes, lieu de sa naissance.**

Sa famille s'étant dispersée comme je vous l'ai dit, elle conçut Louis Adrien de Cicé qui demeurait à Paris. Elle y arriva vers la fin de 1791. Très peu de temps après elle eut le malheur de le perdre.

**Sa conduite fut à Paris**, ce qu'elle était à Rennes. A Paris, comme à Rennes, elle remplit son temps des mêmes occupations, elle vaqua aux mêmes soins tendres et pieux. Elle cherche à Paris, comme elle les cherchait à Rennes tous les malheureux qui pouvaient avoir besoin de ses secours et, toujours à Paris comme à Rennes, elle fut ardente à les leur offrir.

Vous avez entendu, ce matin même, Citoyens Jurés, des témoins qui sont venus vous l'attester ! Quelques-uns vous ont même dit qu'ils étaient personnellement les obligés d'Adélaïde de Cicé. Vous n'avez pas pu oublier ce témoignage important par sa naïveté, important par sa véracité, important encore par les circonstances minutieuses qu'il vous a révélées ; car ce sont ces petites circonstances qui révèlent le secret des caractères. Je veux parler de **cette bonne femme du faubourg St Marceau**, qui, dans sa simplicité, vous a raconté que tourmentée, longtemps, d'un mal de bras dégoûtant et dangereux, on lui indiqua Adélaïde de Cicé. On lui "indiqua", dans le faubourg St Marceau, Adélaïde de Cicé !... Ce mot tout seul déjà, vous apprend quelles étaient les habitudes d'Adélaïde de Cicé, et jusqu'où s'épanchaient ses actes de bienfaisance, puisque sa réputation, sous ce rapport, avait pu parvenir jusqu'à cette pauvre malade. Cette femme se présente donc à elle ; elle est accueillie - pour me servir de sa naïve expression - comme si elle eut été de sa connaissance. Elle en reçoit des secours de toute espèce, en pansements, en linge qu'elle n'avait pas, en remèdes. Heureuse d'une telle assistance, la pauvre femme se proposa de revenir le lendemain chercher les mêmes soulagements. Vous n'avez pas oublié non plus cette réponse touchante d'Adélaïde de Cicé, cette réponse née d'un vrai sentiment d'égalité : Adélaïde de Cicé l'avertit que son état demandait qu'elle ne se déplaçât pas, et elle lui dit que ce serait elle-même qui irait la panser. Elle y alla le lendemain, elle y alla chaque jour, deux mois durant, et quelquefois le même jour comprit trois visites.

Ainsi, comme vous le voyez, tout ce qu'elle avait fait à Rennes, elle continua de le faire à Paris. Au reste, et dans les temps les plus orageux, divers témoins vous l'ont dit : **elle se soumit avec une résignation parfaite, aux différents modes de gouvernement qui se succédèrent.**